Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 15

Artikel: La soupe au fromage
Autor: Buchon, Max
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225210

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pirions après la liberté et cherchions des distractions. Jules sort alors une vieille pièce de monnaie en cuivre, rouillée, usée, à peine lisible, la met en évidence et me souffle : piastre.

Nous trouvons ce mot baroque et il n'en faut pas davantage pour nous amuser; il est nouveau, il sent l'exotisme et nous l'accolons encore à Piâtse, surnom d'une famille, auquel nous l'apparentons. L'expression « piastre à Piâtse » nous ravit, les diphtongues nous remplissent la bouche et sonnent comiquement.

La leçon terminée, nous nous levons pour la prière. Je suis le premier de la classe ; c'est à moi que revient l'honneur, peu envié, de la dire. Au moment où je commence; « Allons en paix », Jules pousse la pièce bien en vue sur la table en murmurant : piastre. Il n'en faut pas davantage pour me chatouiller le gosier, chavirer la pensée, sacrifier le sérieux de commande au naturel léger et badin. Je bredouille : « Vivons en paix, que l'amour de Dieu... » en m'élevant par degrés rapides du ton grave au ton chantant, pour finir en une explosion étouffée et sacrilège.

Stupeur générale, yeux écarquillés et poitrines haletantes ; puis tous glissent vers la porte, sauf moi, qu'un mot du maître retient impérieusement en place. Ai-je peur ? Je ne sais, tellement je suis bouleversé. Ma faute est grave et je m'attends au pire ; et cependant quelque chose me dit que le cas n'étant pas ordinaire, la punition le sera aussi.

— Viens ici, me dit le maître d'une voix sans colère, presque affectueuse, de sa voix grave, imposante, qui obtient tout ce qu'elle veut.

J'étais affalé dans mon banc, au fond de la classe ; je m'avance vers le pupitre, tremblant, rougissant et pâlissant tour à tour. J'avoue franchement ce qui s'est passé, en baissant les yeux, regardant seulement les mains nerveuses et maigres, habiles à lancer des calottes : elles ne frémissent pas, elles se retiennent l'une l'autre, se serrent, s'assouplissent.

— Elles renoncent, pensé-je.

Je lève la tête : le regard fatigué, mais clair et profond du maître, me sonde longuement. Silence. Enfin, je saisis quelques mots :

— Mauvais exemple... Offense à Dieu... Copier en entier le psaume 119, en trois jours.

Pas de sermon, pas de schlague, pas de cachot; je suis libre, sans humiliation ; j'éprouve comme une délivrance et un respect doublé d'affection pour la mansuétude du maître ; il me semble avoir découvert un nouvel homme en lui et je ressens un bonheur tout nouveau. Il faut si peu pour toucher le cœur d'un enfant, comme il faut si peu pour amuser sa fantaisie et faire pouffer son rire, même et surtout dans l'atmosphère particulière d'une classe.

A. Gaillard.

MAX BUCHON

LA poésie que nous donnons dans le numéro de ce jour est de Max Buchon, prosateur et poète français, mort à Salins (Jura), en 1870.

Cet écrivain affectionnait beaucoup la Suisse où il avait fait ses études. Ardent ami de nos institutions, esprit enthousiaste et cœur chaleureux et sincère, imbu d'idées républicaines, Max Buchon s'attira le courroux du gouvernement impérial qui l'exila.

Buchon est connu par ses traductions des charmantes nouvelles de Gotthelf et d'Auerbach, des contes de Grimm, des populaires et réalistes poésies de Hebel, de Heine, de romans francs-comtois que la *Revue des Deux-Mondes* a publiés et d'autres petits ouvrages encore. Quelque temps avant sa mort, il a donné un intéressant travail intitulé les *fromageries francs-comtoises comparées à celles de la Gruyère et de l'Emmenthal*, qu'il a dédié au Conseil d'Etat du Canton de Vaud. Il termine sa dédicace par ces mots : « Veuillez bien, Messieurs, ne voir dans cet hommage qu'un indice de la haute estime que je professe pour la Suisse après y avoir passé cinq ans d'exil... »

Prosateur et poète, Buchon reste toujours simple, naïf et populaire avec beaucoup d'esprit et de talent d'observation. Rien ne lui échappe, il étudie tous les côtés des choses sans se laisser épouvanter par la trivalité : sa lyre sait habiller convenablement ce que la prose laisse nu et difforme. C'est là, selon nous, le caractère distinctif de Buchon, envisagé comme poète principalement.

Nous avons dit que sa lyre poétisait tout, même ce qui peut paraître d'une grande trivialité, le plus ennemi de la poésie : *La soupe au fromage* est une preuve de notre assertion. C'est par cette citation que nous termineront cette courte biographie.

LA SOUPE AU FROMAGE

La marmite est sur le feu,
Mettons-y du beurre ;
Ne craignez que le trop peu,
Et sitôt qu'il pleure,
La farine et les oignons,
Et de notre mieux soignons
La soupe au fromage.

Les oignons bien fricassés,
Versez l'eau bouillante :
Pour faire à son gré laissez
La flamme brillante ;
Un peu de sel, mais pas trop,
Et voilà partie au trop
La soupe au fromage.

Du pain les plus beaux croûtons
Vite à la soupière,
Et par couche entremettons
Notre vieux gruyère.
Pour le coup versez-moi là
Votre marmite... et voilà
La soupe au fromage !

Quels superbes filets blancs
La soupière grise
Fait rayonner de ses flancs
Sitôt qu'on y puise !
Quel ineffable fumet
Lance à notre nez gourmet
La soupe au fromage !

Dieu ! comme cela descend !
Qu'en dis-tu, compère ?
Second service à présent :
Les deux font la paire !
J'ai soif à n'y plus tenir,
Mais il faut d'abord finir
La soupe au fromage !

Maintenant le verre en main !
Certe, on peut bien boire
Sans penser au lendemain,
Quand de tout « déboire »
On est sûr d'être vainqueur
En s'appliquant sur le cœur
La soupe au fromage !

Max Buchon.

LA PLUS BELLE

Variations à la manière de... P. Géraldy.

MON petit, si tu lisais autre chose que des journaux sportifs, tu saurais qu'on vient d'élire la plus belle femme de France, mais pour une année seulement !

Vois-tu, mon petit, tu es un jeune homme, et tu vas avoir, toi aussi, à juger de la beauté d'une femme ! Enfant, tu ne voyais en tes compagnes de jeu que des êtres faibles, susceptibles, boudeurs et pleurnicheurs !... Aujourd'hui, tu es un jeune homme, et, ELLES, des femmes !

Lève la tête et regarde-les !

Si quelque femme te plaît, songes-y, mais n'en laisse rien paraître ; tu serais perdu !

Des yeux bleus, un teint de fleur, un visage avenant éclairé d'un sourire : tu es en face de la source de tous tes tourments !

Une gravure de prix exige un cadre riche. Ne t'étonne pas de la faveur que les femmes font aux bijoux : elles estiment que le cadre suffit !

Des yeux qu'on cachent semblent plus beaux : leur feu en devient plus mystérieux !

Se jeter aux pieds de sa belle ? — Sois prudent, mon petit : ce siècle compte tant de sportives !

Mieux vaut être un homme faible qu'une femme forte : elles ont des faiblesses imprévues.

Qui t'a dit : « Beauté passe... » Malheureux ! la Beauté reste... mais à quel prix !

Tu dis : « Je t'aime parce que tu es la plus belle ! » Elle songe : « Une belle femme pauvre vaut cent hommes riches et laids ! » Ainsi, elle te vaut cent fois !

La beauté passe, la bonté reste !... Admettons ! mais il arrive que les douceurs tournent à l'aigre!

Elle est belle, belle entre les belles !... Mais écoute comment elle parle d'une autre belle femme !

Mon petit, dans l'ombre, une belle femme ne se distingue guère !

Savais-tu, peut-être, qu'un homme est toujours assez beau s'il gagne assez d'argent !

L'amour embellit la femme ! Aime plutôt une femme laide : ton amour l'embellira !

S'il n'y avait ni fleurs, ni parfums, ni bijoux, ni toilettes, il n'y aurait que des femmes ! Dieu merci ! l'arsenal abonde en armes : nous ne manquerons jamais de belles femmes !

St-Urbain.

Humour irlandais. — Putt était employé dans une carrière. Il reçut un jour l'ordre de porter à quelques ouvriers un tonnelet de poudre.

En arrivant, il s'assit, attendant les ouvriers, sur son tonnelet, bourra sa pipe et l'alluma.

Un contremaître survint :

— Malheureux, vous êtes fou de fumer si près de votre poudre ; vous ne savez donc pas que, l'année dernière, douze idiots de votre espèce ont été mis en mille morceaux pour avoir fait pareille imprudence ?

Tirant de sa pipe une énorme bouffée, Putt répondit :

— Ça ne pourrait jamais arriver ici, je suis bien tranquille...

— Pourquoi ? reprit l'autre.

— Parce que, dit Putt, nous ne sommes que deux ici.

UN MÉCONTENT

C'EST « tépatant » me disait un de la ville, il faut qu'il y ait des privilèges dans notre patrie, autrefois c'étaient les nobles qui en étaient comblés, maintenant ce sont les paysans. Il n'y en a plus que pour eux ; tout leur est dû. Le parlement ne s'occupe qu'à les encourager, à les combler de faveurs, c'est « empoisonnant ».

— Qu'est-ce que tu me racontes-là ? Est-ce que tu connais la condition du paysan ?

— Si je la connais ? Je ne connais qu'elle. L'argent lui tombe du ciel ; il n'y en a plus que pour lui. S'il pleut, ses légumes poussent ; s'il y a du soleil, ses fruits mûrissent ; s'il neige et si le thermomètre descend à dix degrès au-dessous de zéro, tous ses ennemis : campagnols, mulots, chenilles et autres rapaces sont anéantis. Le temps, tu le vois, le favorise aussi ; le temps ne s'occupe que du paysan.

J'avais une forte envie de rire.

Je regardai mon interlocuteur pour m'assurer qu'il parlait sérieusement.

— Allons, répliquai-je, avoue que le temps s'occupe aussi du citadin et que le soleil luit pour tout le monde.

Je crus que le gaillard allait me dévorer tout cru.

— Ah ! tu trouves que le temps est équitable, qu'il est gouverné par un esprit souverain de justice ? Mais il faut que tu sois complètement idiot, mon pauvre ami, pour supposer des choses pareilles. S'il pleut, je suis dans l'obligation d'acheter un imperméable, moi, et c'est cent francs qui sévadent de ma poche. S'il neige, s'il gêle, il faut que je triple ma consommation de charbon et si tu crois que le marchand me le vend meilleur marché parce que je lui achète en gros, tu te leurres. S'il fait chaud, il faut que j'aille à la montagne, la ville est « empoisonnante » l'été et pourtant, mon vieux, tu n'as pas idée de ce que je me fais estamper ; c'est à croire que ce sont des crabes qui se sont faits les fournisseurs des citadins ; ils les dévorent vivants. Ah ! si tu oses comparer mon sort à celui du paysan. Lui,